

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 8

Artikel: Ici bas, tout se paie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223122>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL¹

Avant-Propos.

J'étais dernièrement à parcourir la correspondance que j'avais entretenue avec ma mère durant mes campagnes d'Italie, de Portugal et de Russie, lorsqu'un de mes anciens amis et compatriotes, M. de G..., vint me rendre visite. M'ayant interrogé sur ma lecture, je lui en fis connaître l'objet, et il m'engagea à lui confier ma correspondance et mes notes, ce que je fis de grand cœur.

Si je me décide à publier ces « Souvenirs », tirés des documents que je possédais, et dont la rédaction, ainsi que l'arrangement, ont été en partie abandonnés aux soins de mon ami, c'est principalement dans le but de réparer, d'après mes faibles forces, l'oubli que M. Thiers, l'éminent historien du Consulat et de l'Empire, a voué, pour ainsi dire, aux régiments suisses, qui, de l'aveu même de témoins oculaires et désintéressés, ont sauvé par leur héroïsme, dans les champs de Polotsk et de la Bérésina, les derniers débris de la grande armée.

J'ai toujours regretté qu'une plume plus habile que la mienne n'ait pas écrit l'histoire de nos régiments. Je suis trop vieux d'ailleurs pour faire les recherches nombreuses que nécessiterait un tel ouvrage. Ce serait pour moi, du reste, une œuvre de trop longue haleine, car, à mon âge, on ne se souvient guère que des faits auxquels on a pris part. Je ne m'étendrais donc pas sur les campagnes qu'ont pu faire tous les régiments capitulés. Je parlerai essentiellement du deuxième, dans lequel j'ai servi, en qualité de capitaine adjudant-major, et des événements dont j'ai été témoin. Je m'efforcerai d'être clair, véridique et juste.

Dans un moment où l'empereur Napoléon III récompense les glorieux débris des armées du premier empire; alors que 3000 de mes concitoyens vont voir briller sur leur poitrine la médaille de Ste-Hélène, il leur sera peut-être agréable de suivre avec moi la marche de l'une de nos légions. Quelques-uns de mes frères d'armes de l'armée française ne seront pas fâchés non plus de connaître ce que les Suisses, leurs alliés, ont su faire.

J'adresse mon récit à mes frères d'armes, à mes concitoyens, au milieu desquels je m'honore de distinguer l'empereur actuel des Français, que j'ai connu officier d'artillerie à Thoun, et dont la destinée, comme celle de l'empereur son oncle, est l'une des plus étonnantes que puisse enregistrer l'histoire.

Je diviserai mon travail en chapitres. C'est pour moi le moyen le plus facile de suivre ma correspondance, de classer les événements et de raviver mes souvenirs.

Lausanne, 10 janvier 1858.

(Signé) Louis BÉGOS,
ancien capitaine adjudant-major au
2^e régiment suisse; lieutenant-colonel
des carabiniers et instructeur chef des
milices vaudoises, dès 1819 à 1844.

CHAPITRE PREMIER.

Mes premières armes. — Service de France. —
Course en Italie, à Naples et dans la Toscane.
— Retour en Suisse.

A la fin de l'année 1800, j'avais seize ans, et je m'engageai dans un bataillon helvétique, commandé par le lieutenant-colonel Clavel. Ce fut avec regret que je quittai ma famille et surtout mon excellente mère; mais, ayant un goût prononcé pour la carrière des armes, rien n'aurait pu changer ma détermination, pas même les douceurs d'une existence paisible.

¹ Extrait du volume III des « Mémoires des Soldats suisses au Service étranger ». Jullien, éditeur, Genève.

Les souvenirs de mes premières campagnes en Suisse n'ont rien de bien séduisant, car c'était la guerre civile, au nom de la République helvétique une et indivisible, et la guerre civile est toujours un malheur.

Composé en partie de jeunes gens, et surtout de Suisses des cantons français, notre bataillon de chasseurs fut d'abord dirigé sur Zurich, pour ramener cette ville à l'unité helvétique. La ville fut canonnée pendant quelque temps, puis elle capitula, et se rangea, comme la plupart des grands cantons, au régime nouveau. De Zurich nous dûmes marcher contre les cantons primitifs, qui soutenaient encore vaillamment les bannières glorieuses des fondateurs de la Suisse. Mais nos succès, là comme ailleurs, furent de peu de durée; le peuple ne voulait pas de ces institutions imitées de l'étranger et apportées par les baïonnettes étrangères.

Notre bataillon avait souffert, et, après une campagne à peu près infructueuse, nous nous dirigeâmes sur Bâle, comme place de dépôt. Du reste les désertions et l'incertitude de l'avenir ne donnaient que peu de solidité à notre organisation militaire. Après nous être réorganisés, tant bien que mal, nous fûmes mis en garnison à Berne, alors capitale de la Suisse. Nous passâmes dans cette ville un temps assez tranquille, bien que nous fussions obligés de protéger et de garder le gouvernement. Et si, d'un côté, la garnison était excellente, nos rapports avec les habitants étaient assez peu satisfaisants: ils croyaient voir en nous une espèce d'arrière-garde des légions de Brune et de Schauenbourg.

Je ne sais plus au juste quelle fut la raison politique qui nous fit partir de Berne pour nous diriger sur Fribourg. Mais nous nous trouvions à peine depuis quelque temps dans cette dernière ville, lorsque nous apprîmes que les troupes des cantons primitifs et de Berne venaient nous attaquer. Nous fîmes promptement nos dispositions de défense, et nous braquâmes des pièces de canon dans les nombreuses tours qui entourent la ville. On était en automne 1802. Nous apercevions au loin les carabiniers et l'artillerie des Cantonnaires. J'étais de garde dans l'une des tours, qui existe encore à l'extrémité du pont suspendu. Je disposais d'une pièce de canon très bien servie, et je devais faire feu aussitôt que j'apercevrais l'ennemi. Peu avant l'attaque, je me souvins que j'avais près de moi un brave artiller, qui, à chaque instant, voulait me prouver son talent de pointeur. J'avais beau chercher à le calmer, je n'en venais pas à bout. Il s'escrimait à me prouver qu'il fallait faire parler la poudre. Il se trouvait dans des dispositions tellement belliqueuses, qu'il regardait sans cesse à travers la meurtrière occupée par notre pièce de quatre, lorsqu'un boulet vint lui emporter la tête. J'éprouvai dans ce moment une impression douloureuse, comme j'en ai rarement ressentie dans ma vie. Couvert du sang de ce malheureux, je voyais son corps mutilé à mes pieds, et, dans cet étroit espace, ce spectacle était doublement hideux. Ses camarades restèrent un moment comme anéantis. C'étaient de jeunes recrues, qui n'avaient pas encore vu le feu. Les assiégés pointaient bien; du reste, depuis la mésaventure de la meurtrière, nous étions devenus plus circonspects.

Quarante-cinq ans après cet événement, j'eus l'occasion de parler avec un officier, M. de X..., qui se trouvait dans les troupes bernoises. Il était justement de service près de la pièce qui tirait contre la tour où je me trouvais, et qui sait si ce n'est pas à lui que mon pauvre artiller a dû sa fin prématurée! Cette rencontre fortuite nous permit d'entrer dans des détails curieux sur nos positions respectives: des deux côtés, la circonspection et l'indécision dominaient.

Après une défense qui ne restera certainement pas dans les annales militaires, nous capitulâmes, et, faits prisonniers, nous fûmes conduits, sous bonne escorte, à Berne, où nous ne fûmes pas trop mal reçus, malgré la défense, plus longue que meurtrière, que nous avions faite. Nous fûmes casernés, et, peu de temps après, la République helvétique réorganisa notre bataillon. Nous séjournâmes tour à tour à Berthoud et à Soleure.

Notre existence pendant ces quelques mois fut très paisible; enfin nous arrivâmes à Bâle, où nous apprîmes que, à la suite d'un traité intervenu entre la France et la Suisse, nous entrions au service de la France.

Nous nous mîmes en marche pour le Saint-Gothard. Nous passâmes par Lugano, Côme, Plaisance, et nous arrivâmes à Forlì. C'est dans cette dernière ville que nous fûmes incorporés dans la deuxième demi-brigade suisse, commandée par le colonel de Watteville. (A suivre).

Ici bas, tout se paie. — Garçon, vous me comptez deux potages et je n'en ai consommé qu'un seul.

— Monsieur oublie celui que j'ai renversé sur lui!

La Patrie Suisse. — La Patrie Suisse du 29 janvier donne en couverture et dans le cours du texte d'admirables vues d'hiver. Un concours est ouvert entre les lecteurs de la « Patrie Suisse », photographes amateurs, dont le sujet général est précisément l'hiver.

Un bel article nous retrace la carrière et analyse l'œuvre du grand journaliste vaudois Paul Gentizon. Parmi les actualités, un instantané nous montre la chute de la dernière grande cheminée, qui se dressait sur les rives du Léman. Des portraits. Une page d'histoire, à propos de la chapelle Sao-Paolo, qui nous rappelle la bataille d'Arbedo. La chronique littéraire parle des œuvres de Mmes Marguerite Delachaux et Magali Helli, et des jeunes poètes romands. Un conte d'André Reuze; des vues de l'exposition italienne à Bâle; la page des Suisses à l'étranger, complètement ce numéro. Signalons, dans la « Petite Patrie Suisse », les dessins d'enfants et la chronique des disques nouveaux.

Pêcheurs

ABSOLUMENT tout pour la pêche
MARCHANDISES FRAICHES constamment renouvelées

DE
MAYOR

Grand-Pont

LE SPÉCIALISTE POUR

la CHASSE, le TIR, la PÊCHE
à LAUSANNE

Partout les hommes souffrent

de la grippe, des rhumes et des bronchites. A tous nous conseillons de prendre chaque jour quelques véritables Bourgeois de Sapin Etienne Huber, Lausanne. Les meilleurs, les plus efficaces.

Pour la rédaction:
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIONNÉES, COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS.

Robert DODILE

Lausanne Haldimand, 11

Le vrai chemisier-spécialiste

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes:

W. Margot & Cie
BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

RADIO GÉNÉRALE
DEMIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois